

Zeitschrift: Allgemeine schweizerische Militärzeitung = Journal militaire suisse =
Gazetta militare svizzera

Band: 65=85 (1919)

Heft: 9

Artikel: Zur Frage des Präzisionsschusses

Autor: Otter

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-35243>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

hension du soldat, autant de qualités indispensables à un chef.

Dans l'instruction de nos capitaines et nos majors la part faite à l'éducation du troupe était heureusement moins négligée. Ces officiers avaient l'occasion de se faire la main dans les écoles de recrues où ils étaient appelés à fonctionner et depuis les cours de répétition annuels, tous ceux qui y mettaient de la bonne volonté, pouvaient devenir et rester des chefs expérimentés et autorisés. Et pourtant combien avons-nous vu de commandants de compagnie et de bataillon, qui n'ont pas pu subir l'épreuve d'un service actif prolongé et dont l'autorité a sombré après quelques semaines.

Ce fait, dont personne ne peut contester la gravité, prouve 2 choses: d'abord que la méthode appliquée pour le choix de nos commandants d'unités n'a pas été bonne, ensuite et surtout que les principes d'éducation que nous avons suivis pour former nos officiers ont été défectueux. Dans le choix des commandants d'unités on a trop fait prévaloir le facteur intelligence, on n'a pas assez tenu compte du facteur caractère, beaucoup plus important. On a trop jugé nos officiers d'après des détails purement extérieurs de leur activité, pas assez d'après l'ascendant réel qu'ils exerçaient sur leurs hommes.

Dans l'éducation de nos commandants d'unités on a commis une erreur du même genre; par une méticulosité exagérée mise dans certains détails on les a poussés à la tracasserie; on leur a souvent enseigné le bluff et le truc; on leur a montré la punition et l'alarade comme les grands moyens vis-à-vis de recrues qui ne demandent en général qu'à bien faire et sont déjà trop portées à la peur du supérieur; on ne leur a pas assez fait sentir que le premier devoir d'un officier vis-à-vis de son supérieur c'est la loyauté et la confiance et que, pour commander une troupe avec autorité, il faut avant tout s'attacher à la comprendre et être compris d'elle, il faut lui marquer de la bienveillance et l'encourager à l'effort et au dévouement, en lui faisant saisir le sens de ce qu'on lui commande et en reconnaissant sa bonne volonté.

Je ne voudrais pas que personne déduisît de ce qui précède que je prêche le laisser-aller, l'inexactitude et la familiarité bonasse. Personne plus que moi n'a horreur de ces traits de caractère incompatibles avec les devoirs de l'officier, mais je prétends que la fermeté la plus absolue n'implique pas nécessairement de la dureté, que la ponctualité dans les détails peut exister sans esprit de tracasserie, qu'un supérieur peut témoigner à ses sous-ordres une bonne et franche cordialité sans être ni lâche, ni vulgaire.

Ce que je viens de dire sur l'éducation de nos commandants d'unités pourrait se répéter presqu'identiquement à propos de l'éducation de nos lieutenants. A ces jeunes, dont l'expérience n'était pas encore faite, on a trop souvent fait croire que leur rôle consistait essentiellement à obtenir des maniements d'armes impeccables, des défilés corrects au pas cadencé, un service intérieur précis; on n'a pas assez insisté auprès d'eux sur le point principal: faire de leurs hommes de vrais soldats, conscients de leur devoir, fidèles à leur consigne, heureux et fiers de leur tâche et dévoués à leurs chefs.

En résumé le système que nous avons suivi jusqu'en 1914 pour la formation des cadres d'of-

ficiers de notre armée était défectueux, d'abord parce qu'il laissait une part beaucoup trop petite aux commandants supérieurs dans l'instruction de leurs officiers et de leur troupe, ensuite parce que cette instruction, confiée à-peu-près exclusivement au corps des instructeurs, a été conduite dans un esprit de formalisme et de routine, s'attachant aux manifestations purement extérieures de la discipline et négligeant trop souvent complètement le facteur moral, seul levier de la véritable discipline, seul stimulant de l'entraînement d'une troupe à la tâche, seule base de la véritable autorité des chefs.

Si nous voulons remédier au mal constaté et permettre à notre armée de subsister, il faut d'abord ne placer à la tête de nos troupes et ne charger de l'instruction de nos soldats que des officiers conscients de la nécessité d'une autorité morale personnelle des chefs de tout rang. Il faut ensuite exiger de nos officiers supérieurs une activité militaire plus intense et les associer beaucoup plus intimement à l'instruction de leurs sous-ordres.

(A suivre.)

Zur Frage des Präzisionsschusses.

In Nr. 40 der Schweiz. Milit.-Zeitung von 1918 bringt Herr Hauptmann i. G. Barth einen Artikel, in dem er die Notwendigkeit nachzuweisen sucht, daß unsere Gewehre „Fleck“ eingeschossen werden müssen und daß das Scheibenbild der Scheibe A zu ändern sei, um mit dem „einzig richtigen“ Haltepunkt „aufsitzten“ doch einen Vierer an diesem Haltepunkt machen zu können. Herr Hauptmann Barth hat seine Idee zu wiederholten Malen einem Fachmann des Schießplatzes W. vorgelegt, ist aber ohne Antwort geblieben.

Als langjähriger Instruktions-Offizier auf dem Schießplatz W. und als ziemlich viel und sicher schießender Schütze erlaube ich mir nun, zu dem Vorschlage des Herrn Hauptmann Barth einige Bemerkungen zu machen.

1. *Fleck einschießen der Gewehre.* Vom Schießplatz Wallenstadt ist s. Z. bei der Einführung des neuen Gewehres der Antrag gestellt worden, die Gewehre seien „Fleck“ einzuschießen. Die Gründe für diesen Antrag waren ungefähr die gleichen, wie diejenigen des Herrn Hauptmann Barth. Der Antrag ist nicht angenommen worden, warum, ist mir nicht bekannt.

Im Winter 1915/16 wurde sodann die Schießvorschrift für die Infanterie den Leistungen des neuen Gewehres angepaßt. Dabei ist von der betr. Kommission einstimmig die Forderung gestellt worden, die Gewehre seien „Fleck“ einzuschießen. So steht es nun auch als Befehl in Ziff. 145 der neuen Schießvorschrift für die Infanterie vom Jahre 1916. Die Gewehre sollen also seit der Umarbeitung der Schieß-Vorschrift „Fleck“ eingeschossen werden.

Zu diesem Einschießen ist nun zu bemerken, daß die Waffenfabrik mit den besten Mitteln die größte Sorgfalt darauf verwendet. Selbstverständlich aber ist, daß eine gewisse Toleranz bewilligt werden muß, denn es wird auch mit den vorzüglichen Mitteln der Waffenfabrik nie gelingen, den mittleren Treffpunkt auch nur eines Gewehres haarscharf in den Zielpunkt zu bringen. Differenzen von mehreren Zentimetern werden immer vorkommen. Kommen dann die Gewehre in die Hände der Mannschaft, so ergeben sich sofort noch viel größere Unterschiede,

so große, daß sogar Behauptungen aufgestellt werden, die Gewehre seien überhaupt schlecht eingeschossen oder gar, sie schießen schlecht.

Der gewöhnliche Schütze ist aber gar nicht imstande, genau festzustellen, ob sein Gewehr „Fleck“ oder „Schwarz aufsitzt“ eingeschossen sei! Dazu braucht es viel mehr Erfahrung und Treffsicherheit als sie 90 % unserer Schützen leider besitzen. Die Gewehrstreuung, die persönlichen Einflüsse des Schützen, Beleuchtung, Wind etc. verursachen auch beim „Fleck“ eingeschossenen Gewehr Treffer außerhalb des Viererkreises, oben und unten. Und wenn 10 gute Schützen mit dem gleichen Gewehr und unter genau den gleichen Verhältnissen schießen, dann fallen doch niemals die mittleren Treffpunkte zusammen, es wird Differenzen bis zu einem halben Meter geben!

Ich bin durchaus dafür, daß die Gewehre „Fleck“ eingeschossen werden, obige Ausführungen sollen nur zeigen, daß aber doch immer mit kleinern oder größern Differenzen gerechnet werden muß. Dann darf man nicht vergessen, daß, wenn wir auch mit Hilfe eines Aufsteckkornes auf 100 und 200 m Fleck zielen können, der Streuung wegen, doch *nie-mals* jeder Schuß ein Treffer im Zielpunkt sein kann.

2. Der „einzig richtige“ Haltepunkt „aufsitzt“. Zuerst muß ich dieses „einzig richtige“ unter die Lupe nehmen. Was ist das denn eigentlich? In 90 von 100 Fällen gar nichts anderes, als eine rein persönliche Ansicht, die man andern aufzwingen möchte. Oft ist dieses „einzig richtige“ sogar nur persönliche Liebhaberei und Rechthaberei. Der eine findet es z. B. als „einzig richtig“, wenn in einer Armee nur an einem Stricke und an diesem nur in einer Richtung gezogen wird; der andere sagt, das ist dummes Zeug, „Ich“ will es anders haben. Herr Hauptmann Frick begründet so schön und ernst, daß man mehr Rückgrat haben müsse. Ein anderer aber sagt: Rückgrat? Du frecher Kerl, deinen Rückgrat will ich dir schon brechen, einen Gummischlauch sollst du im Rücken haben! usw.

Um wieder auf das „einzig richtige“ beim Schießen zurückzukommen, so scheint mir, es sei doch ein gewisser Gegensatz vorhanden zwischen dem einzig richtigen „aufsitzten lassen“ und der Forderung, die Gewehre seien Fleck einzuschießen.

Herr Hauptmann Barth möchte zweifellos dorthin zielen, wo er treffen will. Das halte ich für durchaus richtig, denn es geht ganz „gegen den Strich“, einen Schlag nach rechts zu leiten, wenn er links treffen sollte. Ich bin also beinahe geneigt, zu behaupten, die Forderung, man müsse dorthin zielen können, wo man treffen wolle, sei wirklich das „einzig richtige“.

Nun kommt aber doch gleich die Frage, ja will ich denn den anlaufenden Feind in die Füße treffen? Ich denke doch, Kopf und Brust werden als „günstigstes“ Ziel in Frage kommen; wenn ich diese treffen will, so muß ich auch dorthin zielen. Ich bin auch überzeugt, daß im Kriege kein einziger Soldat einem auf 100 m anlaufenden Feind auf die Füße zielt, weil das widernatürlich wäre und mit den heutigen Gewehren auch nicht notwendig ist. Als sicherer Schütze würde ich immer so zielen (sofern Visierstellung und Zielentfernung miteinander übereinstimmen): Auf große Ziele, die mir vom Korn nicht verdeckt werden: Fleck, auf kleine Ziele

so gut wie möglich Fleck, d. h. naturgemäß so tief, daß das Korn das Ziel nicht verdeckt.

Da nun aber kein Schütze genau gleich schießt wie der andere und auch fast jedes Gewehr seine eigenen „Mücken“ hat, wenigstens in der Einbildung des Schützen, so spielt beim Schießen, und ganz besonders auf die Distanzen unter 300 m, die Kenntnis dieser „Mücken“ eine sehr große Rolle. Angenommen, daß alle Gewehre haarscharf „Fleck“ eingeschossen die Waffenfabrik verlassen, so schießen diese genau kontrollierten Gewehre doch schon beim ersten Gebrauch durch die Mannschaft schon lange nicht mehr alle „Fleck“. Aber nicht das Gewehr ist schuld, es kommt ja direkt aus der Waffenfabrik, sondern in 99 von 100 Fällen der Schütze selbst, denn er hat Eigenschaften, die es ihm unmöglich machen, den mittleren Treffpunkt mit dem von der Waffenfabrik erschossenen zusammen zu bringen. Das eine Gewehr wird zu hoch, das andere zu tief, das eine links, das andere rechts schießen, die Gewehre sind sofort mit allen Fehlern und Mängeln behaftet, die der Schütze überhaupt ersinnen kann.

Sollen und können nun diese Gewehre dem Können des einzelnen Schützen angepaßt und dementsprechend neu eingeschossen werden? Das ist gar nicht möglich und hätte auch gar keinen Zweck, denn der Schütze schießt mit dem gleichen Gewehr doch jeden Tag wieder etwas anders! Es gibt also auch bei genau „Fleck“ eingeschossenem Gewehr gar kein anderes Mittel um zu treffen, als Uebung, recht viel Uebung und genaue Kenntnis der „Mücken“ seiner Waffe.

Ganz selbstverständlich ist, daß die Abweichungen der Schüsse vom Punkte den man treffen will, erheblich kleiner sein werden, wenn dieser Punkt direkt anvisiert werden kann, als wenn der Schütze gezwungen ist, sozusagen ins Ungewisse, ziemlich tief irgendwohin unter das zu treffende Ziel zu zielen. Das Kapitel Schießlehre, das von den Flughöhen handelt, bleibt doch für gar manchen Schützen ein „böhmisches Dorf“.

Das sind wohl Gründe genug, um die Forderung zu rechtfertigen, die Gewehre seien „Fleck“ einzuschießen. Wir haben dann doch im allgemeinen auf 100 und 200 m nur 20 cm unter den gewollten Treffpunkt zu zielen gegenüber 30 resp. 40 cm mit „Schwarz aufsitzt“ eingeschossenen Gewehren. Die Hauptsache aber bleibt, daß der Schütze sein Gewehr kennt und daß er *schießen* und nicht *bengeln* lernt. Und dazu braucht es viele Uebung und viel Energie.

3. Aenderung des Scheibenbildes. Man kann auf jede Scheibe, die einen nicht zu kleinen und nicht zu großen Zielfleck und nicht zu große „Scheunentore“ als Treffflächen aufweist, schießen lernen. Ersteres würde das Zielen erschweren und letzteres zu liederlicher Schußabgabe verleiten. Unsere Scheibe A ist aber was die Größe des Zielfleckes und der Kreiseinteilung anbetrifft, für den Schießunterricht *sehr gut* geeignet. Wer den Vierer treffen will, muß sich zwingen, den Schuß genau gezielt abzugeben, darauf hätte weder ein anderes Einschießen der Gewehre, noch die vorgeschlagene Abänderung der Scheibe irgendeinen Einfluß. Und treffen will man doch die *Mitte* eines runden Zielfleckes und nicht dessen Rand!

Eine Aenderung des Scheibenbildes, der Zeigeroordnung und alles dessen was d'rum und d'ran hängt

sollte nur vorgenommen werden, wenn wirklich ein bedeutender Vorteil damit verbunden wäre. Das könnte aber bei Annahme des Vorschages Barth nicht der Fall sein, im Gegenteil, eine lange Periode der Unsicherheit, der Störungen und Mißverständnisse wäre die Folge. Einmal in Fleisch und Blut übergegangene Gewohnheiten, die ihren Zweck noch gut erfüllen, sollte man nicht einmal abändern, geschweige denn auf den Kopf stellen, wenn sie nicht durch etwas viel besseres ersetzt werden können.

Die ewigen kleinlichen Aenderungen, die meist nur persönlichen Liebhabereien entspringen, sind der Fluch unserer Armee, sie pflanzen Unsicherheit, Mißtrauen und Unlust, ganz gleichgültig ob das den Schießbetrieb, die Gewehrgriffe oder die Wadenbinden anbetrifft.

Oberst Otter.

„Mensch und Maschine.“

In Nr. 5 dieser Zeitschrift untersucht Kavallerie-Leutnant *E. Gyr* die Frage der Mechanisierung auf dem Gebiete der Soldatenerziehung. Wie mir scheint, ist es nicht möglich alle seine Ansichten ohne weiteres zu teilen. Es sei mir deshalb gestattet, eine etwas abweichende Meinung zu vertreten.

I. In der Behauptung, die aufgestellt wird, Drill und Mechanisierung seien identisch, glaube ich einen Irrtum zu sehen. Zum Begriff des Mechanisierens gehört, wie richtig festgestellt wird das Ausschalten des Willens. Beim Drill wird aber der Wille nicht ausgeschaltet, sondern nur einem fremden Willen unterworfen. Der Wille des Soldaten ist beim Drill sogar geradezu notwendig.

Das Reglement fordert für die Ausführung der Drillbewegungen Anspannung aller Kräfte. Daraus erhebt, daß diese Bewegungen nicht mechanisch ausgeführt werden dürfen. Strafe, energische Bewegungen können nicht willenlos sein. Mechanische Bewegungen sind nie straff und energisch.

Hieraus ergibt sich der Weg für die Anwendung des Drills. Es soll nie eine willenlose Bewegung geduldet werden, weil sonst die Anspannung nicht vorhanden ist und der Zweck verfehlt wird. Der Soldat muß zuerst wissen, was verlangt wird und dann muß er wollen.

Wenn das Reglement auf diese (m. E. einzige richtige) Weise interpretiert wird, dann verschwinden auf den Exerzierplätzen die Bilder des falsch angewandten, mechanischen Drills, bei dem der Vorgesetzte nur Aeußerlichkeiten korrigiert. Dann verstummen auch die Behauptungen derer, die sagen, der Soldat müsse seinen Gewehrgriff so gut können, daß er ihn „im Schlaf“ zu machen imstande sei. Gerade dies soll der Soldat nicht können. Die Drillbewegungen sollen so sein, daß zu deren Ausführung höchste Aufmerksamkeit notwendig ist.

Der Soldat, der eine Drillbewegung ausführt, ist gerade in diesem Moment alles eher als eine Maschine. Er ist ganz Mensch, denn seine letzte Körperfaser wird von seinem Willen beherrscht.

II. Wenn behauptet wird: „Die Mechanisierung des Soldaten ist falsch,“ so hat auch dies nur seine beschränkte Richtigkeit. Es gibt tatsächlich Bewegungen, die mechanisch müssen ausgeführt werden können. Es sind dies die Manipulationen an der Schußwaffe.

Angesichts der Todesgefahr, unter den zersetzenden Einflüssen des Gefechtes bleibt der Mensch nicht

mehr ganz Herr seiner selbst. Mit Sicherheit wird er nur diejenigen Bewegungen auszuführen imstande sein, die nicht das Produkt eines bestimmten Denkaktes sind, sondern vielmehr durch langes Ueben ihm so geläufig wurden, daß man tatsächlich von einer automatischen Ausführung reden kann. Dies sind nun Bewegungen, die man „im Schlaf“ soll machen können.

Jedesmal, wenn der Soldat seinen Schuß abgegeben hat, soll er mechanisch den Verschluß zurückziehen und wieder neu laden. So muß auch der Mitrailleur beim Stellungswechsel mechanisch die Entladebewegungen machen, sowie die Griffe mit denen er das Gewehr von der Lafette nimmt.

Bei einer Gefechtsübung habe ich einen Füsiler beobachtet, der, als der Gegner näher kam, vor Aufregung nicht mehr wußte, was er tun sollte, nachdem er seinen blinden Schuß abgefeuert hatte. Er zog nach einiger Zeit den Ring zurück, drückte los und als es nicht krachte, sagte er ganz erstaunt, sein Gewehr funktioniere nicht mehr. — Wieviel eher wird dieser Soldat im wirklichen Gefecht versagen, weil er es in der Handhabung seines Gewehres nicht bis zu einer mechanischen Ausführung gebracht hat.

Die Konsequenz, die wir aus dieser Ueberlegung ziehen, muß uns den Gang der Ausbildung vorschreiben. Alle diejenigen Bewegungen, die der Soldat mechanisch soll ausführen können, müssen möglichst einfach sein. Von Anfang an ist darauf zu achten, daß der Rekrut sich nichts Falsches angewöhnt. Er soll zuerst ganz langsam üben und sich vor jeder Bewegung überlegen, was nun kommt. So wird er langsam dazu gelangen, sich so an die Griffe zu gewöhnen, daß er „gar nicht mehr anders kann“.

Nirgends ist es so schädlich wie hier, wenn jeder neue Vorgesetzte glaubt etwas ändern zu müssen. Ueberall soll der Soldat diese Bewegungen so ausführen, wie er sie zuerst gelernt hat. Nur dadurch erreicht er volle mechanische Sicherheit. Wenn ein Vorgesetzter glaubt, bei der einen oder andern Bewegung etwas Besseres gefunden zu haben und dies einführt, so wird dieses Bessere mehr als aufgehoben dadurch, daß der Soldat umlernen muß. Denn damit wird eine unbedingt sichere Ausführung in Frage gestellt.

(Auf andern Gebieten dagegen, wie z. B. beim Drill schadet eine Neuerung bisweilen gar nichts, weil gerade sie die Gefahr einer mechanischen Ausführung behebt und volle Aufmerksamkeit verlangt.)

Es scheint mir also unrichtig zu sein, die Mechanisierung der Arbeit in Bausch und Bogen zu verwerfen. Man werde sich klar über den Zweck der einzelnen Bewegungen und danach beurteile man, wie dieselben auszuführen sind.

Leutnant Däniker.

Zur Kritik der Soldatenerziehung.

Die unter dem Leitstern von Völkerbund und Abrüstung stehende Atmosphäre, hat nicht gezögert, eine Reihe von Anregungen zur Reorganisation unserer Armee an die mehr oder weniger breite Öffentlichkeit treten zu lassen.

¹⁾ Bezieht sich wohl nur auf den hinter uns liegenden langen Grenzdienst! Red.